Ami du Clergé du 18 mai 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — **XXI.** Fête du Sacré-Cœur : L'amour de Dieu pour nous, 145.
L'Année Sainte 1950. — Ses grandes intentions : VIII. La conversion des païens et des égarés, 146.
MOIS DE MARIE à l'école de Jeanne de France. — Les dix plaisirs de Notre-Dame : IX. La charité de Marie, 148.
Fête des Mères. — Grandeur et noblesse de la maternité, 149.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XCI. Calixte III (1455-1458), 151.

SIMPLES NOTES DOMINICALES
(3e Dimanche après la Pentecôte)

XXI.

La Fête du Sacré-Cœur

L'AMOUR DE DIEU POUR NOUS

Mes frères,

La création d'une fête spéciale en l'honneur du Sacré-Cœur est due au saint missionnaire français Jean Eudes, dans la première moitié du XVIIe siècle. Mais il était réservé à une pieuse visitandine du monastère de Paray-le-Monial, au diocèse d'Autun, Ste Marguerite-Marie, de faire adopter le principe d'une fête étendue à toute l'Eglise. Ce ne fut pas sans une vive opposition. Une hérésie insidieuse, le jansénisme, mena contre le culte du Sacré-Cœur, parce qu'il était le culte de la miséricorde divine, le culte de l'amour, une campagne acharnée, au nom de la justice et de la rigueur envers le péché et les pécheurs. C'est pour cela que l'idée lancée par Ste Marguerite-Marie ne fit que lentement son chemin, puisque cette sainte étant morte en 1690, la fête du Sacré-Cœur, au jour désigné par elle, ne fut décrétée qu'en 1765, et encore à titre facultatif. Elle fut aussitôt admise en Pologne et en France. Mais elle ne devint obligatoire qu'en 1856. Elle prit, dès lors, une importance croissante, et elle compte actuellement au nombre des principales fêtes de celles que nous appelons de « première Classe, avec octave ». La liturgie de cette fête va nous en faire comprendre l'inspiration si admirablement évangélique.

I. — *L'amour infini de Dieu pour nous*

Dès l'Introït, le sens de la fête est exprimé :

« Les pensées de son Cœur demeurent de génération en génération, pour délivrer les âmes de la mort et les nourrir pendant la famine. »

On voit ici la signification du mot Cœur. Sans doute, il désigne immédiatement le cœur physique du Christ, mais ce cœur qui battait en sa noble poitrine était moins l'organe de son amour pour nous que le symbole de l'amour infini de Dieu à notre égard. C'est lui, cet amour infini, qui est ici souligné. Le but suprême de la Création est uniquement le salut des âmes : rien ne pourra ébranler « les pensées du Cœur de Dieu », car ces pensées ne tendent qu'à « délivrer les âmes de la mort et à les nourrir dans la famine ».

De quelle mort et de quelle famine ? — La foi nous apprend que Dieu est non seulement source de vie, mais qu'il est seul la vie. Tout ce qui unit l'âme à Dieu lui communique la vie et tout ce qui l'en sépare lui inflige la mort. La mort de l'âme c'est donc le *péché*, qui est le *mal* par excellence. Et la famine de l'âme est tout ce qui tend à la priver de Dieu, source de vie, tout ce qui menace de la faire tomber dans le péché ou l'empêcher d'en sortir. La famine de l'âme, à l'heure actuelle, c'est le *matérialisme*, négateur de Dieu et de l'âme elle-même. Contre cette famine affreuse, la dévotion au Sacré-Cœur est le remède le plus efficace, puisqu'elle nous donne Dieu en son Amour infini et nous fait comprendre qu'il est et doit être tout pour nous.

Nous concevons dès lors l'ardeur avec laquelle l'Eglise désire que nous récitions la prière admirable qu'elle a insérée dans la Collecte :

« O Dieu qui, dans le Cœur de votre Fils, blessé par nos péchés, daignez en votre miséricorde nous enrichir d'infinis trésors d'amour, faites qu'en lui offrant les pieux hommages de notre dévotion, nous lui apportions aussi les témoignages de notre réparation ».

II. — *L'amour dans le cœur du Christ*

Si l'Introït emprunté à un psaume nous prouve que la pensée de l'Amour infini n'était pas inconnue de l'Ancien Testament, il est sûr cependant que cette pensée a pris, à la lumière de l'Evangile, sous le rayonnement de la douceur du Christ, et dans la magnificence de son sacrifice d'amour pour tous les hommes, dans la croix et dans l'eucharistie, un relief, une force, un éclat incomparables. La grande preuve de l'*Amour* infini de Dieu, c'est l'Incarnation de son Fils, c'est sa mort en croix pour nous sauver, c'est la présence au milieu de nous de Jésus-Hostie.

L'épître met tout cela en évidence. Aux Ephésiens, S. Paul affirme, avec simplicité et humilité, que lui, « le moindre de tous les saints », a reçu mission d'annoncer aux païens « les richesses incompréhensibles du Christ » et de leur révéler « l'économie du mystère caché en Dieu, depuis le commencement du monde », à savoir que, par son Fils Jésus-Christ, il veut sauver tous les hommes. « Sauver tous les hommes », cette expression ne dit pas assez ce que doit être la religion chrétienne. Il faut « faire habiter Jésus-Christ dans nos cœurs par la foi », mais

d'une foi brûlante, d'une foi qui s'épanouit dans l'amour. Et S. Paul de conclure :

« Etant enracinés et fondés dans la charité, vous deviendrez capables de comprendre avec tous les saints, quelle est la largeur et la longueur et la profondeur et la hauteur (de ce mystère d'un Dieu fait homme), et de connaître l'amour du Christ, qui dépasse toutes les atteintes de notre intelligence. » Et de la sorte, vous serez remplis « de la plénitude de Dieu » !

Quel idéal sublime ! Il s'agit de « diviniser » l'homme lui-même, en le faisant vivre dans l'intimité de Jésus ; de faire de lui un autre Jésus-Christ, un membre de son Corps mystique, tout pénétré de la grâce vivante de Dieu même.

III. — *Le Cœur « ouvert » de Jésus*

L'Evangile nous montre Jésus en croix, le cœur percé par la lance du soldat. Or, Jésus lui-même l'avait dit, rien ne se fait sans la volonté de Dieu, pas même la chute d'un cheveu...

C'est assez dire que le vouloir divin régit tout, conduit tout, sans attenter pour autant à la liberté de ses créatures. S'il en est ainsi pour nous tous, à plus forte raison en fut-il de la sorte, pour Jésus, son propre Fils. Et si tous les traits de l'Evangile de Jésus ont été prévus, voulus, arrêtés, décrétés de toute éternité, par la Sagesse infinie de Dieu, à plus forte raison encore tous les détails de sa passion et de sa mort. Rien certes, ici, en cette liturgie prodigieuse du Sacrifice rédempteur, ne pouvait avoir été laissé au hasard. Il n'est donc pas possible que le geste du soldat poussant sa lance dans le côté de Jésus et nous ouvrant son divin Cœur, n'ait été voulu par Dieu et n'ait pas un sens spécial et mystérieux pour nous tous ! Quel est donc ce sens ?

Ce geste achève le drame de la Passion. Et comme s'achève, en principe, un chef-d'œuvre par une signature... Son chef-d'œuvre, Jésus l'a signé.

Le soldat ne savait certes pas ce qu'il faisait. Mais Dieu même guidait le fer de son arme et en *ouvrant* le cœur du Fils mort en croix, proclamait cette vérité féconde, immortelle : « C'est le Cœur qui a tout fait, c'est l'amour qui a tout conduit, c'est la charité infinie qui explique tout. Sans le cœur, vous ne comprendrez rien à ce mystère de salut ! »

N'est-ce pas précisément ce que S. Paul nous a enseigné tout-à-l'heure. L'amour éternel de Dieu, l'amour infini de Jésus, Dieu fait homme, expliquent seuls notre Rédemption, le pardon de nos fautes, les dons merveilleux de la grâce. « De sa plénitude nous avons tous, [et tout] reçu ».

* *

La dévotion au Sacré-Cœur est bien le fruit le plus pur et le résumé le plus parfait de toute la religion chrétienne. En regardant le Cœur de Jésus nous pouvons comprendre l'Evangile, sa naissance à Bethléem, sa vie publique à travers la Palestine, ses prédications, ses miracles, ses institutions, sa mort enfin ! Le Cœur de Jésus est la grande révélation de Dieu à nous, et du prix de nos âmes pour Dieu. « O mon Dieu,que je vous connaisse, et que je me connaisse... » *Amen.*

L'ANNEE SAINTE 1950

—

Ses grandes intentions

VIII

LA CONVERSION DES PAÏENS ET DES ÉGARÉS

En promulguant l'Année Sainte Pie XII recommandait spécialement à nos prières l'unité de son bercail : « Que ceux, disait-il, qui ne connaissent pas encore la lumière de la vérité catholique, ou qui se sont égarés loin du droit chemin, et même ceux qui haïssent et nient Dieu, soient éclairés par la lumière surnaturelle et amenés par la grâce qui persuade les âmes, à la pratique des préceptes de l'Evangile.. »

C'est dans le Radio-Message de Noël 1949 que le Pape a expliqué le plus longuement cette intention ; il a dit ses espoirs et ses inquiétudes pour la conversion des païens ; il a fait plus chaude et plus paternelle son invitation à tous les dissidents à revenir à l'unité ; il a indiqué les causes et les remèdes à l'athéisme. Ici, il nous suffit de nous faire l'écho de la parole du Pape.

I. — *Pour les païens : Espoirs et inquiétudes*

La carte religieuse du monde est toujours un sujet d'étonnement pour beaucoup de chrétiens qui n'y avaient pas réfléchi. Sur une population approximative de 1.700.000.000 d'âmes, plus d'un milliard encore n'ont pas reçu la lumière de l'Evangile !

Devant cette douloureuse constatation, c'est un sujet de réconfort et d'espérance de savoir que, depuis le Jubilé de 1925, le nombre des chrétiens a plus que doublé en ces terres éloignées. Et cet espoir ne naît pas seulement de ce chiffre de convertis ; il vient de ce que l'on peut parler, pour certaines de ces régions, de civilisation chrétienne : en telles parties de l'Afrique par exemple. Résultat magnifique de la création du clergé et de la hiérarchie indigènes.

Mais à regarder vers l'Asie, comment ne pas s'attrister ? Dans l'immense Chine par exemple, « des révolutions tragiques ont réduit des jardins de vie florissante en cimetières de mort ». Et nous savons que de pareilles menaces pèsent sur d'autres missions. Et pourtant « le cœur nous dit, affirme le Souverain Pontife, que cette Année Sainte verra... se multiplier les conversions... à la foi chrétienne des païens en terre de missions ».

Pour que se réalise cet espoir nous devons offrir à cette intention de la propagation de la foi tout ce qui peut faire de 1950 une année vraiment sainte : nos prières, nos pénitences, nos sacrifices de chaque jour. Cette supplication et cette ferveur catholique des fidèles, secoués de leur torpeur, peuvent faire augurer un nouveau progrès de la conquête évangélique. Elles s'ajouteront au sang des martyrs qui déjà appelle les grâces de la Rédemption sur ces peuples toujours assis à l'ombre de la mort.

Et ce devrait être aussi l'occasion d'attiser

ou d'allumer la flamme missionnaire au cœur de tant de chrétiens jusqu'ici fermés aux larges horizons du royaume de Dieu. Il existe en chrétienté des œuvres missionnaires : la Sainte Enfance, la Propagation de la Foi, l'Œuvre de Saint Pierre Apôtre qui ont pour but d'apporter aux pionniers de l'Evangile en terres païennes le concours de nos prières et de nos charités. L'Année Sainte devrait donner à ces œuvres un plus large développement dans nos paroisses.

On entend dire : « Pourquoi se préoccuper de ces païens d'au-delà des mers, quand il y a déjà tant de païens chez nous ? » Mauvaise raison. Le souci des intérêts de Dieu et de l'Eglise doit s'étendre à toute la terre pour y établir le règne du Christ.

II. — *Pour les dissidents : aspirations et invitation*

Un grand nombre de chrétiens — plus de 350.000.000 — par le schisme et l'hérésie sont séparés de Rome. Une profonde aspiration à l'unité travaille aujourd'hui cette dissidence séculaire, au moins chez les meilleurs. Nous en avons des signes qui ne trompent pas : l'octave de l'unité (18-25 janvier), dont un protestant a eu l'initiative ; les célèbres « conversations » de Malines, en 1921 et 1925; cette assemblée œcuménique d'Amsterdam plus récente. Et devant la poussée du marxisme athée « avec des gémissements indicibles, l'esprit qui est dans le cœur des hommes de bien, élève aujourd'hui comme cri d'imploration la prière même du Seigneur : qu'ils soient un » (Jo., XVII, 11). Justement soucieux de l'audace avec laquelle se meut le front unique de l'athéisme militant, les hommes expriment aujourd'hui à haute voix ce qu'ils se demandaient depuis longtemps. Pourquoi encore ces séparations ? Pourquoi encore ces schismes ? A quand l'union concordante de toutes les forces de l'esprit et de l'égoïsme ? » (Radio-Message, Noël 1949).

Sensible à cette aspiration, le Pape leur lance une invitation « plus chaude et plus paternelle » à revenir à l'unique bercail.

Jusqu'ici ce retour s'est heurté à des barrières infranchissables. L'union ne peut se faire qu'autour de la vérité, et cette vérité n'est pas à établir par des concessions mutuelles, car elle est une et indivisible, celle contenue dans l'Ecriture et dans la Tradition. Mais avec le principe du libre examen comment déterminer cette vérité unificatrice ?

Barrières infranchissables, mais infranchissables humainement ; « l'amour et la prière s'élèvent plus haut qu'elles ».

Au cours de cette Année présentons à Dieu nos prières et nos œuvres à cette intention. L'octave de l'Unité n'est pas la seule occasion qui nous soit offerte de penser à nos frères séparés : leur rencontre, leur temple, leurs écrits doivent provoquer en nous un nouvel appel vers le ciel.

III. — *Pour les Sans-Dieu : causes et remèdes*

Du moins, ces dissidents sont-ils encore chrétiens. Il y a attitude plus douloureuse : celle des Sans-Dieu. Et les Sans-Dieu d'aujourd'hui sont légion.

En quelques lignes le Pape relève les causes principales et les véritables remèdes de cet athéïsme moderne.

Nous avons rencontré ce Sans-Dieu, qui est l'homme indifférent au problème primordial de l'existence de Dieu, l'homme sceptique à toute vérité abstraite. Dieu et la religion ne peuvent être pour lui qu'affaire de sentiment. Heureux ceux-là dont le cœur l'appelle.

Pour cet athée, la direction du retour c'est celle de la réflexion et du bon sens. Avons-nous des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ?

Il y a aussi ce Sans-Dieu pour qui la seule matière, une matière active, qui progresse suffit à l'explication du monde. Pas besoin de recours à un principe créateur distinct de cette matière et supérieur à elle.

Pour lui le chemin du retour est celui d'une véritable philosophie, de la recherche des causes suprêmes des choses, de l'ascension, par l'échelle du sensible et du créé, de l'effet à la cause, à une cause proportionnée et explicative. Ces lois des causes sont du donné immédiat de notre raison. Elles sont inscrites dans nos proverbes : il n'y a pas de fumée sans feu ; personne ne donne ce qu'il n'a pas ; il y a un commencement à tout.

Il y a surtout dans notre monde laïcisé et scientiste ce Sans-Dieu qui est l'homme grisé de ses découvertes et de sa technique, il commande à la matière. Qu'a-t-il besoin de Dieu ?

Pour celui-là la porte sainte s'ouvre sur les voies de l'humilité et de la docilité de la créature. S'il considère sa faiblesse et le lent acheminement de l'esprit humain jusqu'aux acquisitions modernes, et que tant de science n'aboutirait qu'à la destruction sans une morale basée sur Dieu, comment ne serait-il pas ramené à une vue plus exacte de ses limites ? L'homme, le souverain Maître qui crée ? Disons plutôt : le parvenu qui ruine et anéantit.

Mais pour que tous ces éloignés de Dieu s'engagent sur la voie du bon « retour », il nous faut prier. Il s'agit de retrouver la foi perdue et la foi est un don de Dieu. Les prières et les larmes de Ste Monique ont amené Augustin sur le chemin du Dieu de sa mère ; les prières de Clotilde ont courbé le front de Clovis devant Dieu ; les prières nombreuses et ferventes de leurs frères fidèles amèneront tant d'égarés à reprendre le chemin qui conduit à Dieu.

* *

Chaque année, le Vendredi Saint, la liturgie nous invite à prier pour tous ceux qui sont éloignés de Dieu.

Prions aussi, dit-elle, pour les hérétiques et les schismatiques, afin que Dieu Notre-Seigneur les arrache à toutes leurs erreurs et qu'il veuille les faire revenir à notre Sainte Mère l'Eglise catholique et apostolique.

Prions aussi pour les « perfides » juifs — et le Pape ne les a pas oubliés — afin que Dieu Notre-Seigneur soulève le voile de leurs cœurs et qu'eux aussi reconnaissent Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Prions aussi pour les païens afin que le Dieu tout-puissant enlève l'iniquité de leurs cœurs et qu'abandonnant leurs idoles ils se convertissent au Dieu vivant et véritable et à son Fils unique Jésus-Christ, notre Dieu et Sauveur »...

Ce serait un moyen pratique de faire nôtre l'intention du Pape que d'ouvrir, chaque dimanche, notre missel à cette page, de dire du fond du cœur les oraisons qui y sont indiquées, d'y mettre un peu de la grande ferveur qui soulève le cœur de l'Eglise.

Et cette pratique dominicale tiendrait notre esprit éveillé tout le long de la semaine à ce souci du grand retour, elle susciterait en nous d'autres appels vers Dieu, elle nous porterait à cette autre prière qui est une vie sanctifiée. Le cardinal Saliège le rappelait : « Les chrétiens sont divisés entre eux... Chacun d'entre nous est plus ou moins responsable de la situation actuelle. Si nous étions plus fervents, plus unis au Christ, si nous étions plus fraternels à l'égard de tous, nous rendrions notre catholicisme plus attirant. »

MOIS DE MARIE

A l'école de Jeanne de France
Les dix plaisirs de Notre-Dame

IX

LA CHARITÉ DE MARIE

La charité est la vertu du temps et de l'éternité (cf. I Cor., xiii, 1-13). Elle est la reine, toutes les autres sont ses suivantes ; ainsi parlait déjà N.-S. : « Dans ces deux commandements tiennent toute la Loi et les prophètes. »

C'est sous son aspect de charité envers le prochain que nous voulons ici considérer la charité de la Sainte Vierge. N'est-elle pas la marque authentique de l'amour de Dieu ? « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Et nous avons reçu ce commandement : que celui qui aime Dieu aime aussi son frère » (Jo., iv, 20-21).

L'Evangile nous offre plus d'un exemple de cette charité de Notre-Dame, entre autres, aux noces de Cana où elle veut éviter à ses hôtes une humiliation pénible.

Mais il est un mystère spécial de la charité fraternelle en Marie, celui de la Visitation. En effet : « Nous demandons par ce mystère une grande charité ».

Une grande charité, sur le modèle de celle de Marie. Elle a, chez elle, toutes les perfections que lui attribue S. Paul : *la bonté, l'oubli de soi, le dévouement total :* la charité est bonne,... elle ne cherche pas son intérêt,... elle souffre et supporte tout.

I. — *Bonté*

La charité est bonne, elle s'emploie à faire le bien. Pas de charité vraie sans cette inclination à donner du sien ou de soi. Aimer, c'est vouloir du bien à ceux qu'on aime. « Mes petits enfants, n'aimons pas seulement de parole et des lèvres, mais en fait et en vérité » (I Jo., i, 3-18).

C'est si bien la pente du cœur de Marie, que dès qu'elle apprend la maternité d'Elisabeth, elle songe qu'elle peut lui faire plaisir et lui être utile : « Marie partit *en toute* hâte, pour la montagne, vers une ville de Juda. » Elle cède à ce sentiment si pur et si délicat qui est la joie du bonheur d'autrui ; elle songe à la joie que doivent éprouver Elisabeth et Zacharie ; elle veut immédiatement s'y associer.

Elle veut plus qu'unir sa joie à la leur. Marie part pour Aïn-Karim avec l'intention d'offrir sa présence et ses services pendant ces trois derniers mois avant la naissance de l'enfant attendu.

Quel autre motif pourrions-nous imaginer qui la presse ainsi ? — La vanité de montrer à la famille d'Aïn-Karim que malgré leur silence elle est au courant de la situation... Elle ne serait pas la « pleine de grâce » saluée par l'Archange ni la très humble qu'elle nous apparaît à l'Annonciation. — La curiosité ?... Il ne fallait pas douze semaines de séjour pour cela. — L'envie de contrôler la véracité du signe que lui a donné l'Archange pour affermir sa foi ! Il y a longtemps que S. Ambroise a répondu : « Ce n'est ni par incrédulité à l'annonce qui lui a été faite, ni par incertitude de l'identité du messager angélique, ni par doute du signe reçu », puisque nous savons qu'elle a cru et accepté et que dès son arrivée Elisabeth va l'accueillir en la félicitant de sa foi.

Non ! ce qui la fait se hâter c'est bien la charité, la charité vraie, agissante, affective, la charité qui s'épanouit en bonté. « La charité est bonne... elle n'est pas envieuse... elle se réjouit de la vérité... » Et c'est bien ce à quoi nous invite la Vierge charitable à traduire la charité dans nos œuvres en participant aux joies ou aux peines des autres, à nous tenir attentifs à faire le bien, rendre service, pratiquer l'entr'aide. Autrement il faudrait dire de notre charité ce que S. Jacques écrit de la foi, « si elle n'a pas les œuvres elle est morte en elle-même » (ii, 17).

II. — *Oubli de soi*

Parce qu'elle est bonne la charité suppose l'oubli de soi. Elle « ne cherche pas ses intérêts ». Elle oblige à penser aux autres.

Telle est la charité de la Vierge de la Visitation qui fait abstraction d'elle-même. La grande nouvelle, en effet, de l'Annonciation ce n'est pas la maternité d'Elisabeth, c'est sa maternité à elle.

Depuis qu'elle a prononcé son *fiat*, le salut de l'ange : *« le Seigneur est avec vous »*, a pris une signification unique. Le Fils de Dieu s'est incarné dans son sein. Il l'habite, elle est devenue son tabernacle vivant.

Quel attrait pour une âme intérieure comme la sienne, de se concentrer tout entière sur

cette divine présence pour chanter dans le secret ce *Magnificat* qui va retentir tout-à-l'heure sur ses lèvres. Peut-elle songer à autre chose qu'à adorer, remercier, prier ? Les grands contemplatifs doivent se faire violence pour s'arracher à leur extase et le mystère accompli en elle n'a-t-il pas jeté Marie dans la contemplation de l'amour et de la mirséricorde de Dieu ?

Et pourtant, si Marie s'oublie elle-même, Dieu n'en est pas pour autant oublié : laisser la contemplation pour la charité, c'est quitter Dieu pour Dieu.

La voici donc qui part immédiatement. Pendant plusieurs jours elle a vécu confondue à la foule de la caravane. Personne ne soupçonnait que la grande promesse était enfin accomplie. Elle s'est mêlée aux conversations, elle a été toute pareille à ses compagnes de route, plus empressée à aider, à encourager, à rendre service.

Rendre service, et tous les services, surtout les plus humbles, voilà ce qu'elle va faire chez sa cousine. Celle-ci salue en elle la Mère de Dieu ; mais cette Mère de Dieu se fera la servante de sa servante. Puisqu'Elisabeth sait maintenant, d'inspiration divine, que sa jeune parente est la Mère de Dieu, ce n'est pas fantaisie d'imagination de penser qu'il y aura eu chez elle protestation et assaut d'humilité devant tous les petits services de chaque jour auxquels s'oubliait et se pliait la Sainte Vierge, en parlant de Jésus. Mais avec l'humilité de son Jésus qui plus tard voudra « accomplir toute justice »,Marie donnera dans la joie et la simplicité l'exemple de l'oubli de soi, pour se prêter à tous les services de la maison.

III. — *Dévouement total*

La Vierge de la Visitation ne mesure point son temps, elle ne ménage pas sa peine; puis, à la naissance de Jean-Baptiste, elle « retourne dans sa maison ». Marie était venue pour se rendre utile ; elle se tient discrète et ne s'attarde pas dans les fêtes de la nativité de Jean-Baptiste ; sa mission de charité remplie elle s'en revint à Nazareth où l'attendaient d'autres tâches quotidiennes ; l'heure avait sonné que Dieu allait mettre S Joseph dans la confidence du mystère de l'Incarnation et que le chaste foyer de Nazareth inaugurerait sa vie commune où Marie continuerait de pratiquer la charité dans son devoir d'état journalier :

> La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
> Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Sa charité n'est pas vertu de passage, sous la poussée du Dieu de charité qui vient de s'incarner en elle. Sa charité est pain quotidien qu'elle distribue à tous à commencer par ceux de sa maison ; aujourd'hui S. Joseph, demain Jésus. Sa charité est la vertu mère qui contient et produit toutes les autres ; sa prudence, son humilité, son obéissance, sa patience : la charité est patiente,... elle ne jalouse pas les dons du prochain,... elle ne s'enfle pas ni ne fait rien d'inconsidéré,... elle souffre tout, elle supporte tout.

Le mystère de la Visitation nous en offre seulement un exemple. Il nous aide à reconstituer, à méditer et à revivre cette existence au jour le jour sur laquelle s'étend un si épais silence. C'est à lui que l'on revient pour imaginer, sur ce document historique, ce que fut sa vie de charité dans les autres circonstance et ce qu'elle exige de nous dans les mêmes conjonctures.

C'est le dévouement qui nous en donne le dernier mot, le suprême épanouissement. Cela suppose l'oubli de soi. Mais puisque de sa nature la charité est bonne, active, agissante, il est normal que cette nature l'entraîne à se donner totalement aux autres, à leur donner sa vie même : il n'y a pas de plus haut témoignage d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

* *

Nous sommes ici au cœur même de la vie chrétienne.

« Je veux arriver à l'amour de Dieu par l'humilité », disait à S. François de Sales une bonne religieuse de la Visitation et le saint lui répondait : « Et moi, ma fille, je veux arriver à l'humilité par l'amour de Dieu. »

Mais n'oublions pas que cette charité n'est pas simplement une certaine bonté de cœur, l'affabilité pour ses amis. Elle est celle qui s'enracine dans l'amour de Dieu et qui dans cet amour du Père commun nous porte à chercher le bien des autres, leur bien temporel et spirituel, en toutes circonstances et surtout dans le train-train quotidien de l'existence.

A la plupart ne seront pas demandés des actes héroïques de charité ni des autres vertus. C'est dans la bonté, l'oubli de soi, le dévouement à rendre service que nous aurons à l'exercer. Et voilà pourquoi il nous est utile et sanctifiant de vivre de la pensée de la T. S. Vierge.

Charité féconde. Elle ne veut qu'alléger le poids de la vie. Et elle apporte le meilleur de tous les biens : Dieu lui-même, car Dieu est charité.

FETE DES MERES

GRANDEUR ET NOBLESSE DE LA MATERNITÉ

Mes frères,

La Fête des Mères ! Voilà une nouveauté originale dans notre vieux cycle liturgique. N'y aurait-il pas là — inconsciemment — un retour au paganisme primitif avec ses hommages rendus à la déesse de la fécondité et au génie de l'Espèce. Plus simplement l'institution récente de cette fête ne serait-elle pas un lâche geste de complaisance de l'Eglise envers l'Etat moderne, plus ou moins païen et totalitaire qui veut, par tous les moyens, non seulement par des subsides, des décorations et des mesures législatives, mais

encore par la mobilisation des forces spirituelles, exalter ces machines vivantes dont il a besoin pour multiplier ses sujets ?

C'est vrai, comme l'Eglise, le paganisme éternel généralement glorifie les mères. Mais qu'on ne s'y trompe pas : quelle différence de mentalité ! Pour le paganisme — celui d'aujourd'hui comme celui d'hier — la maternité est une *fonction purement physiologique* et se termine à la génération des corps. C'est donc la mère rabaissée au rôle de propagatrice de la vie physique. Au contraire, ce qu'exalte notre christianisme, en cette fête, c'est la *fonction spirituelle de la maternité humaine.*

Voilà ce que, très simplement, je voudrais vous montrer ce matin. Vous louer en ce lieu saint, mères de famille qui m'écoutez, me sera bien permis, car ce sera pour moi l'occasion de vous proposer de remplir encore mieux votre devoir.

I. — *Collaboratrice de Dieu créateur*

Dans la génération végétale ou animale, la formation d'un nouvel être résulte uniquement d'un phénomène physiologique, autrement dit corporel. Les deux principes vivants qui s'unissent transmettent à leur descendant tout ce qui va le constituer comme vivant. Ils sont à eux seuls la source de sa nouvelle vie, de son organisation ; ils suffisent pleinement à cette œuvre.

Quand il s'agit de l'être humain, nous sommes dans un tout autre monde. Il y a bien, certes, la matérialité de la vie, si l'on peut parler de la sorte. Mais le souffle qui l'anime, l'âme qui la vivifie sont d'autre nature. L'âme humaine est esprit. Elle ne saurait donc résulter de la seule activité qui féconde les cellules vivantes. Spirituelle, l'âme ne peut être créée que par l'Esprit lui-même, par Dieu. De telle sorte que nous pouvons déjà dire que dans la génération humaine, il y a collaboration intime entre Dieu et l'homme. C'est au moment même où les époux transmettent la vie dans leur acte de don mutuel, que Dieu infuse une âme spirituelle dans cette nouvelle cellule vivante qui va devenir peu à peu un homme. Mystère indicible ! Malgré son infinie puissance, Dieu pour créer une âme doit attendre le bon vouloir de l'homme et de la femme. Alors, mais alors seulement, il créera une âme ; non pas n'importe quelle âme, mais celle qui va avec ce corps qui se forme. Si bien qu'en définitive attribuer à Dieu la création de l'âme et à la mère la génération du corps n'est pas absolument exact. Puisque cette âme n'est pas un esprit pur,mais un esprit incarné,puisque l'âme elle-même est sous la dépendance de la génération humaine, il faut dire plus exactement que la mère donne la vie à un être qui est un. Non pas seulement un corps vivant, un organisme où le sang circule, mais un être spirituel, une personne. Si bien qu'à la mère appartiennent non seulement ces membres, ces membres physiques savamment travaillés pour servir d'organes à l'âme, mais du même coup cette âme même, l'intelligence, l'imagination, le cœur, la volonté de cet enfant. Et alors, parler d'une collaboration de la mère avec Dieu est un mot encore insuffisant pour exprimer cette action *unique,* par laquelle la mère, agissant de par Dieu, fait naître un enfant, corps et âme, comme une pensée enfermée dans une parole sort du mouvement des lèvres.

O grandeur incomparable de l'épouse chrétienne ! Temple vivant de l'action créatrice de Dieu chaque fois qu'elle accepte loyalement une nouvelle maternité, chaque fois que, librement, elle redit le mot qui a changé la face du monde : *Ecce ancilla Domini !* Hélas ! de quelle majesté ne se privent-elles pas celles qui, par égoïsme, se refusent à entendre l'appel de Dieu.

II. — *Prolongement du corps mystique du Christ*

Déjà, à ce premier stade, vous le constatez, éclate le caractère spirituel et quasi divin de la maternité qui fait de la femme l'incomparable collaboratrice de Dieu, dans le don de la vie. Mais ajoutons bien vite que la maternité n'a pas pour but la vie d'ici-bas mais la vie éternelle. La femme n'est pas mère simplement pour fournir de nouvelles recrues à la nature et à l'Etat. Elle est mère pour donner des enfants à Dieu.

« Tout commence ici-bas et tout finit ailleurs ». C'est éminemment vrai de la maternité. Elle fait des immortels. Quand l'Eglise, au matin de la Toussaint, nous fait lire le passage de l'Apocalypse où S. Jean nous laisse entrevoir les foules célestes, de toute tribu, de toute nation, dont le nombre est tel qu'il ne peut être fixé par un chiffre, c'est un hommage qu'elle rend à la dignité des mères de famille. Prenez conscience de votre grandeur et de vos responsabilités, mères de famille. Là encore, vous êtes les collaboratrices indispensables de Dieu. Sans vous, pas de nouveaux enfants de Dieu, plus d'élus, plus de saints ! Le plan de Dieu est arrêté, le corps mystique du Christ reste inachevé. Sublime mission des mères ! Ce que ni les archanges, ni les anges ne peuvent faire, vous le réalisez : vous donnez des fils à Dieu, vous agrandissez le ciel. Prions Dieu, m. f., que dans tous nos foyers chrétiens aux doux accents de l'hyménée succède toujours la divine chanson des berceaux. Que toute épouse chrétienne redise avec joie, après Marie : « *Magnificat anima mea Dominum... quia fecit mihi magna qui potens est.* Le Seigneur a fait pour moi, en moi, de grandes choses. » En Marie il a créé Jésus-Christ, et en moi il a créé les membres mystiques de Jésus-Christ.

Et si déjà, pauvres mères, la mort a fait irruption dans votre foyer et vous a arraché un enfant chéri, alors souvenez-vous que la mort ne frappe que pour lier les gerbes qu'attendent les greniers éternels. De l'autre côté

des tombeaux, nous en sommes sûrs, les foyers disloqués se reforment et au ciel plus encore que sur cette terre vous resterez la mère de vos enfants.

III. — *Education des âmes*

Collaborer avec Dieu dans le don de la vie ne résume pas toute votre splendide mission spirituelle. Il faut encore tenir la place de Dieu dans l'éducation de vos enfants et assurer leur immortelle destinée. *Eduquer vos enfants !* c.-à-d. presque créer l'âme de vos enfants comme Dieu — tirer, sinon du néant, au moins du sommeil et de l'engourdissement, leurs facultés endormies. Faire l'éducation de vos enfants ! c.-à-d. *(educere)* tirer de ces enfants des hommes, des chrétiens, des saints, des élus.

Elever vos enfants ! mot aussi expressif : porter en haut leurs âmes ; prendre ces âmes d'enfants encore imprécises, encore si indistinctes qu'elles voisinent le néant et les porter, par ascensions successives, jusqu'aux régions plus hautes et plus lumineuses de la Vérité et de la Vertu.

Elever et éduquer chrétiennement vos enfants ! c.-à-d. prendre délibérément le Christ comme modèle de cet accomplissement. Et ainsi, mères éducatrices, vous aurez rendu à Dieu le suprême hommage puisque, selon le mot de S. Irénée : « *Gloria Dei, vivens homo :* la gloire de Dieu, c'est un homme plein de vie », sans oublier la vie divine.

Certes, dans cette œuvre magnifique et délicate nous ne séparons pas le père de la mère. Il n'est pas un prince consort et il n'a pas le droit de se désintéresser de l'éducation de ses enfants. Mais c'est un fait : absorbé par ses fonctions de chef de famille et les soucis du pain quotidien, il n'a habituellement ni les loisirs ni les moyens pour s'en occuper activement. C'est à vous, mères de famille, que Dieu a confié le rôle prépondérant, non seulement parce qu'il vous a mises tout près de votre enfant et davantage mêlées à sa vie, mais aussi à cause de ces qualités d'affection, d'intuition, de tact, d'inlassable patience et de douce obstination dont Dieu vous a dotées précisément dans ce but.

Honneur aux mères éducatrices attentives et vigilantes qui, au lieu de démissionner lâchement, collaborent activement avec le catéchisme, l'école, les mouvements de jeunesse et toutes les autres bonnes influences qui s'exercent sur leurs enfants. Elles ont compris que l'œuvre primordiale, l'œuvre immense, le chef-d'œuvre permanent de la femme, c'est l'éducation des enfants. Selon la judicieuse remarque de J. de Maistre : les grandes œuvres de l'humanité n'ont pas été faites par des femmes, ni les chefs-d'œuvres littéraires et artistiques, ni les splendides cathédrales, ni les prodigieuses découvertes scientifiques. Tout cela, nous le devons aux hommes. Mais elles ont fait quelque chose de plus grand que tout cela. C'est sur leurs genoux que se forment les hommes et les saints. Si un proverbe railleur affirme, quand il s'agit des crimes de l'homme : « cherchez la femme », il est encore bien plus vrai de dire, quand il s'agit des vertus de l'homme : « cherchez la mère ». Alors, à côté de S. Augustin vous trouverez Ste Monique ; Blanche de Castille à côté de S. Louis ; Isabelle Romée à côté de Ste Jeanne d'Arc, pour ne citer que quelques noms.

* *

Sainte Vierge Marie, ô « Mère admirable », pour savoir ce que vaut une maman, il nous suffit de vous regarder et de contempler tout ce que Jésus a fait pour vous, uniquement parce que vous étiez sa mère. Aidez, nous vous en supplions, toutes les mamans de cette paroisse à rester fières de leur incomparable mission spirituelle.

Médiatrice de toutes les grâces, parfaite éducatrice de l'Enfant-Jésus, accordez-leur ce secours divin dont elles ont tant besoin dans cette lourde et difficile tâche. Faites bien vite entrer au ciel toutes les mamans de cette paroisse qui ont déjà terminé ici-bas leur noble labeur.

Consolez celles que la guerre a privé d'un époux ou d'un fils très cher.

Et dans nos cœurs à tous versez un respect sacré pour le front ridé et les mains gercées de nos vieilles mamans. *Amen.*

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XCI

CALIXTE III (1455-1458)

Après la mort de Nicolas V, 15 cardinaux sur 20 que comptait le Sacré-Collège, élurent le 8 avril 1455 le cardinal Alphonse Borgia, espagnol, qui prit le nom de Calixte III. Né en 1378 près de Valence, il était donc âgé de 77 ans.

Le nouveau pape appartenait à cette antique famille catalane qui devait tout pousser à l'extrême et donner à l'Eglise un S. François de Borgia après Alexandre VI dont nous aurons à nous entretenir. Malgré son grand âge, Calixte III retrouva les élans de la jeunesse à la pensée de la guerre sainte contre l'Islam, qu'il va poursuivre avec plus d'ardeur encore que son prédécesseur Nicolas V. Il envoya des légats auprès des princes ; il invita tous les chrétiens à réciter trois fois le jour, au son de la cloche, un *Pater* et un *Ave* pour le succès de l'expédition projetée. Ses efforts échouèrent, hélas ! Le temps des Croisades était révolu. L'émotion de la première heure passée, les princes étaient revenus à leur politique particulariste et égoïste. Seuls, les papes et les pays directement menacés, comme la Hongrie, la Serbie et l'Albanie se préparèrent pour une vigoureuse résistance et ce ne fut pas en vain. Grâce au zèle de S. Jean de Capistran et à Jean Hu-